

Henri VanLier, ANTHROPOGENIE

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995 et 1998 - Cinquième état : mai 1997)

Chapitre 16 - Les dialectes quant à leur pratique

A. L'INTERLOCUTION	
1. La spécification d'une chose-performance-en-situation- dans-la-circonstance-sur-un-horizon	2
a. La situation et la circonstance préalables et intrinsèques	
b. Le codiscours (dont le contexte est la forme écrite)	
2. La production du locuteur	5
a. Des glossèmes indexateurs aux glossèmes pleins	
b. Le choix d'un syntagme. Boîtes et modules	
3. La réception par l'interlocuteur	8
4. L'interlocution	
5. La compétence des interlocuteurs	10
B. LA TERMINOLOGISATION ET LE DIALECTE REDUPLIQUE	
1. Le glissement du mot au terme	
2. Le retour du terme au mot. Le dialecte intense ("littérature")	
C. LES FONCTIONS DU DIALECTE	12
(a) Les fonctions immédiatrices	
1. La fonction IMPERATIVE et EXHORTATIVE	
2. La fonction LYRIQUE	
3. La fonction PRESENTIVE	14
(b) Les fonctions médiatrices	
4. La fonction COMMUNICATIVE (de référence)	
5. La fonction REVERBERANTE (de signifiante)	
a. La ruminantion	
b. Le dialecte intense ("littérature") conforme et extrême	
c. Le slogan, la propagande et la publicité	
6. La fonction PERFORMATIVE	17
(c) Les fonctions réductives	
7. La fonction CITATIVE et PARAPHRASALE	
8. La fonction INTERPRETATIVE	
9. La fonction METALINGUISTIQUE et TRANSCENDANTALE	19
(d) Les fonctions structurelles	
10. La fonction de BOBINAGE DU X-MEME	
11. La fonction GENERALISATRICE, CONCEPTUELLE, IDEELLE	21
12. La fonction NORMANTE	
D. L'EMERGENCE DES DIALECTES	22
1. L'origine absolue des dialectes : l'hypothèse de la révolution phonématique du paléolithique supérieur	

2. L'éventualité d'une grammaire basale : les créoles et les langages enfantins	24
3. La propagation et les transformations des dialectes	26
a. Un départ unique ou multiple	
b. Les facteurs majeurs de transformation	

* * * *

Dans le chapitre précédent, nous avons considéré le langage parlé dans ses produits, les propositions et sentences, et pas dans sa production, c'est-à-dire en tant qu'élaboration et réception concrètes de propositions et de sentences. Toute linguistique doit être attentive à cette pragmatique, et l'anthropogénie plus encore.

A. L'INTERLOCUTION

Il se confirme alors à quel point le langage parlé n'est pas une performance ayant pour fonction de désigner des thèmes, mais bien de spécifier une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon, et cela en y thématissant en distanciation quelques objets, quelques actions-passions, indexations, plus ou moins précises ou vagues, plus ou moins urgentes ou insistantes selon les cas. Il suppose que l'horizon, la circonstance, la situation soient globalement partagés préalablement, continûment, intrinsèquement par les interlocuteurs en cours d'interlocution.

Pour comprendre sur ce point l'originalité du dialecte, il faut un moment le comparer à la musique, à l'image et à la tecture. Assurément, comme elles, il peut s'installer dans un tenir lieu autarcique, où ses thèmes désignés ne sont plus les thèmes du monde, mais des thèmes-mots, des thèmes morphologisés et syntaxisés, comme nous avons parlé de femme-image, de fécondité-image, dès le paléolithique. Mais ce qui intéresse d'abord l'anthropogénie, ce sont surtout les performances initiales et vulgaires. Or là, à mesure qu'on passe de la musique à la peinture, puis au langage, l'autarcie s'amenuise. Il suffit de saisir un violon et d'y émettre un ton pour annuler presque les circonstances et dégager un horizon pur chez le violoniste et chez son auditeur. C'est encore assez le cas quand un tableau se développe ou se propose sous les yeux du peintre et de son spectateur. Au contraire, dès qu'on parle, la référence situationnelle et circonstancielle est omniprésente, voire première ; avec souvent une obstruction de l'horizon.

C'est là une infirmité du langage, mais aussi sa ressource. La situation et la circonstance étant par lui présumées et continûment saisies par les interlocuteurs en une urgence qui forclôt plus ou moins l'horizon, il n'a guère ou pas à les resignifier pour qu'elles s'y activent-passivent. Ce qui lui permet de véhiculer directement et indirectement une quantité considérable d'informations et d'effets de champ avec une extrême légèreté.

A cet égard, il est éclairant de noter que l'apprentissage d'un langage ne se fait pas par imitation ou fidélité à l'égard des locuteurs

de ce langage, mais par une systématisation progressive individuelle <EL.149>. En même temps, cette systématisation a lieu dans une interaction concrète avec des interlocuteurs : un enfant de parents sourds-muets empêché de sortir de chez lui par son asthme mais ayant accès à la télévision maîtrisait bien à trois ans l'American Sign Language, mais ne comprenait ni ne parlait l'anglais <EL135>. L'aspect contextuel vivant de tout langage est confirmé par le peu de parti que les enfants jusqu'à quinze ans tirent des dictionnaires pour la désambiguation de nouveaux mots, alors que dans le même temps la vie leur a déjà appris quelque 40.000 mots nouveaux <EL.153>. Le stade du "pourquoi?" enfantin indéfiniment réitéré s'expliquerait en partie par la volonté de prolonger l'interaction <EL137>.

1. La spécification d'une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon

a. La situation et la circonstance préalables et intrinsèques

"Lyon! - Lyon? Marseille!". Le convoyeur de Paris, qui s'assure d'avoir bien compris l'appel du voyageur, "Lyon!", en reprenant "Lyon?" donne ensuite une réponse complète, également d'un mot : "Marseille!". En long, il aurait pu dire : "Si c'est bien Lyon que vous voulez atteindre, il faut prendre le train de Marseille, lequel passe par Lyon, s'y arrête, et peut donc vous y déposer." Mais pour lui et pour son interrogateur "Lyon? Marseille", voire "Marseille!" tout court, suffit, à partir d'une situation (la prise d'un train) dans une circonstance (la Gare de Lyon à Paris), comme leur simple spécification interne. Il n'y a là strictement aucun sous-entendu. Et la proposition longue n'est nullement la proposition "vraie", dont la courte serait une abréviation. Simplement, le voyageur et le convoyeur parlent chacun vraiment ; ils sont en interlocution. Ajoutons le phrasé et la phonie, la phonosémie, il ne manque rien là au langage parlé, qui en son départ déjà est interlocutif.

La parole hominienne réussit si bien dans l'ensemble malgré la simplicité extrême de ses moyens habituels, parce que la situation et les circonstances chez Homo sont techniquement segmentarisées et transversalisées en panoplies et en protocoles, et par là assez adéquatement participées par plusieurs interlocuteurs. En d'autres mots, la situation hominienne présente des champs d'indices qui ne demandent qu'à être indexés, analogiquement et même macrodigitalement. Dans le cas de "Lyon? Marseille!", la circonstance-situation c'est le quai le long duquel passent des trains, qui sont des mobiles ayant des directions, et ces directions sont balisées, elles comportent des stations, lesquelles portent des noms de lieu ; peut-être même que le moment intervient aussi, et qu'à cette heure-là sur ce quai de Paris, selon le protocole qu'est l'horaire, il n'y a que des trains pour Lyon-Marseille. Pareille situation-circonstance est d'autant plus "parlante" que toute profération (ferre, pro) langagière est par nature situante, véritable appel (indexateur) à la mise des interlocuteurs en une situation, avec la distanciation sémiotique qui la distingue d'un simple situs.

Encore ainsi avons-nous pris l'exemple d'une situation très définissable. En général, les situations hominiennes se caractérisent par des effets de champ instables et excités-incités, vu qu'Homo n'est pas mené par des simili-signaux, mais par des signes et tout au plus par des stimuli-signes. Ces effets de champ tendent à dissoudre les segments trop exclusifs, et s'activent-passivent comme une nébuleuse comportant

seulement de grandes convections indéçises. Du coup, beaucoup d'actions-passions et d'objets visés par le dialecte tiennent pour l'essentiel en un faisceau de quelques index. Ainsi l'anglais est capable de rendre un nombre énorme d'actions-passions par "get", "set", "go" accompagnés d'un index (up, down, around). Bien des mots qui ont l'air sublime consistent à grouper quelques index fort quelconques : expression (premere, ex), immanence (manere, in), transcendance (scendere, trans), concept (capere, cum), sublimité (limes, sub-supra), beau (plaisant sensiblement pour moi ou pour mon groupe). Des mots qui ne sont pas réductibles à un faisceau de quelques index restent cependant nécessaires pour désigner des qualités, des phénomènes, des ustensiles et objets peu réductibles, : red (rouge), lathe (tour), pebble (bloc de rocher de moyenne grandeur).

Le français ne doit pas faire illusion par ses substantifs verbaux semi-abstraites, qui ne recouvrent d'habitude que des indexations : la "montée" n'est autre chose que "go up" et la "descente" que "go down" ; le transport, même mystique, tient assez dans le geste indexateur "d'ici à là". Même "Lyon", dans notre exemple, n'était nullement un glossème plein, désignant la ville de Lyon, avec sa gastronomie et son poids industriel et télécommunicationnel, mais bien un simple index-point sur un trajet, ponctuant l'index-trait défini par les deux autres index-points, "Paris", "Marseille".

Bien plus, outre que le dialecte comprend beaucoup de mots qui se réduisent à un faisceau d'index, il se contente souvent d'un unique index pour une foule de performances en situation. A cet égard, "pas" et "passer" sont exemplaires. D'abord par leur base anthropogénique, puisqu'ils renvoient à un des index basaux, au pas d'Homo, à la fois élan, direction, mesure d'espace et de temps, alterné, interstable, accentué, autogénéré, bref rythmé. Or, dans le Grand Robert, les sens de "pas" couvrent huit colonnes, ceux de "passer" quatorze, dont certains fort subtils, comme "se passer de". La négation a fini par s'exprimer canoniquement par "pas" (passum) précédé de "ne" : "ne... pas". Ou par "ne...point", où "point" (punctum) est un autre index basal.

Le fait que le langage parlé n'est pas une panoplie-protocole de glossèmes correspondant un à un à des objets-actes, ni même réticulairement au réseau technique d'un groupe défini, mais plutôt un réseau sémiotique permettant de spécifier dans ce réseau technique une chose-performance en situation dans une circonstance permet de comprendre ce que certains appellent leurs problèmes de vocabulaire. Lorsqu'un discours (et donc un texte) n'est pas compris de quelqu'un c'est rarement parce que les mots y seraient inconnus de lui ou trop difficiles, mais bien parce que la situation, la circonstance, l'horizon lui échappent ; on l'a sorti de son aire de jeu et de son univers de discours habituels. Ainsi, des journaux pour grand public osent utiliser un vocabulaire médical exigeant, parce qu'ils sont sûrs que, sur ce terrain, leurs lecteurs partagent déjà les situations et les référentiels. Autrement dit, tel mot n'est compris que si la chose-performance en situation qu'il spécifie est connue, et aussi si sont au moins soupçonnées les façons dont telle chose-performance en situation peut être spécifiée. (Longtemps, "Time Magazine" introduisit deux mots peu connus par page : assez pour réveiller le lecteur, et lui donner le sentiment qu'il appartient à un élite ; pas trop, cependant, pour qu'il ne perde pas le fil, et ne se sente pas exclu de l'élite à laquelle il se glorifie d'appartenir.)

Pour voir jusqu'où Homo locuteur possibilisateur est capable d'introduire quelque chose de neuf, on précisera le statut de l'élément nouveau : (a) nouvel item dans un référentiel connu, (b) agrandissement d'un référentiel préalable, (c) introduction d'un référentiel nouveau. Dans tous ces cas, le locuteur couplé aux interlocuteurs imaginera <5E5> d'autres situation-circonstance-horizon peut-être déjà partiellement pratiqués ou suspectés (spicere, sub) par lui ou par son groupe jusqu'à ce que, par coïncidences, recouvrements, extrapolations, intrapolations (car il s'agit d'un processus fort discontinu, "quantique") se déclenche une nouvelle configuration situationnelle-circonstantielle qui amorce une compréhension ou sympathie (patHein, sun, éprouver avec) ou empathie (patHein, en, dehors-dans), en raison de l'intercérébralité tellement accrue chez Homo technicien, chez qui tout finit par passer de main en main, d'être maniable par plusieurs corps et cerveaux.

De même, des locuteurs peuvent se plaire à dévier sciemment de la chose-performance en situation dans la circonstance. Entendant "Lyon?", un troisième compère peut lancer : "Bon appétit!", sachant que la ville est un flambeau de la gastronomie. Il y a alors esprit si le glissement éveille un rapport inaperçu. Il y a simple jeu de mots si le détour du sens ne conduit qu'à un lien phonétique. Homo a eu toutes les réactions à ce propos. En France, Hugo voyait dans le jeu de mots la fiente de l'esprit ; Lacan en fit le viatique de la signifiante ; Deleuze y vit la marque de la vanité de la signifiante (lacanienne), etc.

b. Le codiscours (dont le contexte est la forme écrite)

Dans les préalables de la production et de la compréhension d'une proposition de langage parlé, il faut ajouter le discours antérieur et parfois la prévision du discours ultérieur, ce qu'on pourrait appeler le codiscours. Dans nos dialectes étatisés devenus des langues à dictionnaire et à grammaire, le langage écrit prévaut tellement sur le langage parlé qu'on a confondu le codiscours avec un contexte.

2. La production du locuteur

Tentons de préciser quelque peu comment, ou selon quelles étapes, Homo locuteur thématise langagièrement une chose-performance en situation dans une circonstance sur son horizon. Nous envisagerons après comment son interlocuteur l'écoute. On n'oubliera pas que cette succession est seulement pédagogique, puisque toute production langagière se précise au fur et à mesure à travers la réception (largement imaginée) d'un auditeur ou lecteur, et que le locuteur lui-même est déjà d'emblée un interlocuteur de son discours.

a. Des glossèmes indexateurs aux glossèmes pleins

Il arrive assurément que la proposition langagière ait une fonction simple, comme dans la réponse à des questions formulées ou implicites : "Pour? - Repas". "Sur? - Table". "Quelle? - Jaune". "Où? - Là". Ce sont les cas les plus faciles, ceux qu'on privilégie quand on ne désespère pas d'apprendre le langage à des chimpanzés, lesquels répondent moins facilement : "Les convives sont là à la table jaune.", et moins encore : "C'est là à la table jaune que sont les convives."

Mais la plupart du temps, il n'y a pas de demande précise. La situation dans une circonstance sur l'horizon propose seulement des conceptions, des disponibilités, des attentes, des effets de champ, qui

suscitent des expressions langagières déjà beaucoup plus riches de conséquences : "Fichtre!". "Bof!". "Debout!". "C'est moche!". Cependant, étant donné la technique, ou environnement segmentarisé par Homo, les convections elles-mêmes s'inscrivent dans les panoplies et les protocoles selon des clivages plus précis : "Si on montait". "Il est peut-être temps de rentrer". "Si on s'y mettait". "Tu as été très sage." On croirait alors qu'on a dépassé les indexations vagues vers des glossèmes pleins (s'y mettre, monter, rentrer, sage-sagesse), mais l'anglais et le chinois nous montrent que ce plein tient surtout aux effets magnifiants de la semi-abstraction française, et que quelques "get", "set", "go" + "up, down, around" suffisent à évoquer dans la plupart des cas. Il se pourrait même que des phrases de haut vol comme : "L'Univers réalise un espace courbe", "Le silence de ces espaces infinis m'effraie", "Un seul être vous manque et tout est dépeuplé" se traduiraient fort bien par quelques gestes simples tenant en indexations simples, et surtout fort souples.

La discours politique est remarquable à cet égard. On peut croire flatteusement que les mots "la gauche", "la droite", "le centre" embrassent des systèmes de pensée complexes et subtils, "trop longs à expliquer" ; et c'est sans doute le sentiment du croyant politique qui y appuie son existence ; mais, comme "gauche", "droite", "centre" le trahissent assez, il s'agit là encore de convections générales (fixité/mouvement, passé/avenir) convenant bien à des destins-partis d'existence, et qui, lors d'une élection, se meublent de quelques convections d'index du moment, nommés flatteusement programme. La morale quotidienne n'est pas plus savante. L'attribut "sage" de "Tu as été très sage", malgré son appel à la sagesse, objet pour certains de toute philosophie, se résume à un certain tempo des actions, une certaine amplitude du geste et des proférations, une absence de bruit, une absence de fuite, etc., en un complexe aussi vague que son inverse "méchant". Le contenu de "Elle est adorable!" est surtout gestuel. Dans tous ces cas, du reste, l'assurance et la complaisance phonosémique sont le principal du discours, son véritable contenu.

Les étymologies marquent combien les convections hominiennes sont vagues et passent même à leur contraire. Dans "sublime", on voit "limen", qui est le seuil, et l'on suspecte que le sublime se tient à une place particulière par rapport à un seuil. Mais pourquoi "sub"? Serait-ce qu'il se tient "sous" le seuil? Mais le Webster's rappelle que le "sub" latin c'est "under", mais aussi "near", et même "up to", et ajoute symptomatiquement : "more at UP". Il signale de façon plus saisissante encore que "for" est apparenté à "per" (through), "prae" (before), "pro" (before, for, ahead), et globalement à "faran" (to go). Le langage des sourds-muets confirme ceci de partout.

On ne saurait assez dire combien la pensée d'Homo transversalisant et possibilisateur est vague, combien elle part de sens plus que de significations, et combien ces sens sont protéiformes. En français, le mot "pensée" trahit cet état de chose : le "je pense" de Descartes renvoie à des idées, mais aussi à des perceptions, à des sensations informationnelles et même non informationnelles, comme la douleur ou la jouissance. Le français dit parfaitement que quelqu'un est "perdu" dans ses pensées ; bonne manière de signaler qu'il ne perçoit rien de particulier et se meut dans des champs de convections d'autant plus flou qu'ils sont endotropiques, sans contrôle de l'exotropie.

Ce serait l'occasion de revenir sur la distinction entre l'agilité d'esprit (cleverness), l'intelligence et le génie. L'agilité mentale, et

l'à propos, descend tout de suite du sens aux significations, sautant dans ces dernières de l'une à l'autre. L'intelligence, descendue aux significations particulières, remonte au sens qui s'anime encore sous elles. Le génie, qui partage presque toujours des caractères avec la bêtise, se tient longtemps dans le sens, tout comme le peintre initiateur se tient longtemps dans ces perceptions que Marr disait à 2,5 dimensions. La lecture de quelques pages d'un mathématicien aussi impressionnant que Riemann ou de quelques confidences d'Einstein confirme cette capacité (ou cette faiblesse créativement rentable) de se tenir longtemps dans le flou d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques très vastes et très excités-incités, encore rythmiques, avant de passer à des propos définis. Giordano Bruno a seulement poussé au paroxysme cette disposition d'esprit qu'on trouve chez tous les philosophes.

Les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques ne sont donc pas un ultime raffinement du langage, un pathos facultatif. Ils sont au contraire son départ, son enveloppement préalable et intrinsèque, comme la situation dans la circonstance sur un horizon, qui d'ordinaire tient en un certain champ global, quasiment fantasmatique, tout traversé et tendu alors de cet hyperchamp, qu'est le fantasme ipséisant d'un spécimen ou d'un groupe. Et qui verrait là du pathos pourrait être pris au mot, puisque l'état naturel (anthropogénique) du langage est le pathos, les états refroidis venant ensuite, comme l'avait signalé le locuteur remarquable que fut Rousseau, en forçant seulement la note, dans son très anthropogénique Essai sur l'origine des langues.

L'anthropogénie remarquera alors le rôle des patois, des jargons, des idiolectes, si vivaces dans les langues germaniques et partout ailleurs, justement sans doute parce qu'ils se tiennent très près des effets de champ de la situation et des indexations génératrices qui la spécifient d'abord. La mauvaise maîtrise d'une langue (dialecte stabilisé) est aussi éclairante sur la nature de l'interlocution. Le français de Belgique, qui remplace l'aisance du mot juste par des gestes et locutions vagues, a donné lieu à ces sémiologies en acte que sont les chansons de Brel, les "objets éclatants" d'Hergé, le "mystère" de Magritte, le comique métaphysique de Raymond Devos, les Figures de poupe de Marcel Marien, etc.

b. Le choix d'un syntagme. Boîtes et modules

Etant passé de concepts et de glossèmes indexateurs à des glossèmes plus ou moins vides (indexateurs) ou pleins selon qu'il est Chinois ou Français, le locuteur a encore à mettre les glossèmes qu'il a retenus en syntagme. Ceci étant un ordre de production logique, car l'élaboration du syntagme va généralement de pair avec celle des glossèmes.

Le mot "syntagme" fait question. Il y a un syntagme dans une image, donnée d'un bloc à Homo contemplateur, considérateur, méditatif. Il y a aussi un syntagme musical, en ce que la résonance et les échos internes du ton ne retiennent pas seulement ce qui précède, mais anticipent ce qui suit, qui ainsi, après coup, apparaît comme nécessaire. A cet égard, le langage parlé est ambigu. Dans son contenu, il est très probable, puisque dans une société en paix et même en guerre les énoncés de la vie courante et peut-être surtout ceux de la vie intellectuelle, ailleurs que dans les sciences exactes, sont pour la plupart des répétitions confirmantes, rassurantes, compulsives, plus ou moins "ionesquiennes". Mais, dans sa forme, le langage parlé a de très nombreuses possibilités. La fin

d'une phrase de Madame de Sévigné est quasiment imprévisible. Celle d'un camelot aussi.

Cependant, prévisible ou non, le syntagme langagier se forme de modules, ou de boîtes. Le français, dans la mesure où il est formaliste, est éclairant à cet égard : "Pourriez-vous me dire / sur quel quai / il faut prendre le train / pour Lyon?", où il y a au moins quatre modules, quatre boîtes. L'apprentissage et la pathologie du langage montrent partout ces modules, dont la longueur varie seulement selon les dialectes. En chinois, ils tiennent en des mots isolés plutôt qu'en membres de phrase, mais même là certains couples sont peu dissociables : "toi bon" pour dire "bonjour" n'est pas un rapport ad libitum de deux modules "toi" et "bon", mais une boîte de salutation, dont il n'est pas innocent qu'elle soit un binôme, au pays très binarisant du yang et du yin. Si bien que, pour finir, parler est un bricolage de boîtes plus que de mots.

Mais, les boîtes et modules, en même temps qu'ils remplissent le syntagme, sont remplis par des contenus ordonnés. Freud raconte l'histoire d'un président qui, au moment de déclarer la séance ouverte, la déclara levée ; la séance s'annonçait houleuse, dit-il, et sans doute le président la souhaitait close avant même qu'elle commence, d'où son lapsus. Cependant, "la séance est ouverte / la séance est levée" forme langagièrement une boîte, en l'occurrence un protocole, où le deuxième terme est présent au locuteur en même temps que le premier, et le président cité par Freud a peut-être simplement énoncé le deuxième terme au lieu du premier équivalement, d'autant qu'il était ému, donc distrait, et qu'il parlait allemand, langue très anticipative des fins de boîtes, par exemple dans les subordinées. L'anticipation des fins de boîtes est une économie d'énoncé que produisent les sujets fatigués : "Nous avons fait un beau Carthage" (nous avons fait un beau voyage à Carthage), "Au moins, nous aurons mangé du simon" (nous avons mangé le saumon acheté pour recevoir Simon, lequel n'est pas venu).

L'inversion des contenus de boîtes éclaire si lumineusement les processus de la pensée d'Homo, qu'il vaut la peine de prendre le cas d'un lapsus très compliqué. Lors d'un enregistrement radio, le cerveau d'un certain locuteur français est amené à opposer pour la enième fois les systèmes de A et de B, dont il est familier, et dont les termes forment donc pour lui une boîte ; deux noms d'auteurs, A et B, en face de deux postulats, X et Y. Dans cette boîte ce cerveau formule toujours d'abord "A avec son postulat X", parce que "B avec son postulat Y" est historiquement postérieur. Or, ce jour-là, au moment de se produire, la boîte se met en interférence avec la supposition que le postulat Y serait plus tangible pour certains auditeurs que le postulat X, et pourrait donc être énoncé avant. Ce que le cerveau moteur du locuteur produit aussitôt exotropiquement. Mais cette perturbation de protocole a instantanément pour effet qu'intervient endotropiquement l'objection que pareil ordre d'énonciation est contraire à l'histoire, et qu'il vaudrait donc quand même mieux parler d'abord de A. Ce qui induit dans le cerveau moteur la commande exotropique : "comme dit A". Et voilà le postulat Y faussement attribué à A. Moyennant l'effet de boîte, la suite fut impitoyable. S'énonça alors la théorie X. Et, toujours selon l'effet de boîte, le cerveau moteur ajouta : "comme dit B". L'inversion était consommée.

La suite de l'histoire est aussi édifiante. D'abord le locuteur n'a nullement remarqué son inversion, ni pendant, ni au sortir de l'enregistrement, ni la nuit suivante (comme on aurait pu s'y attendre),

ni dans les jours suivants. Ce qui importe donc à la mémoire et à la mémorisation c'est la cohérence de la boîte plus que sa fausseté ou sa vérité, avec les conséquences éthiques que l'on devine.

Cependant, environ un mois après, le locuteur entend son texte diffusé. Il sursaute, mais nullement durant l'audition du début de la boîte, mais seulement quand elle se referme sur les derniers mots : "comme dit B", confirmant ainsi la saillance des fins de boîtes. Un enseignement encore : le matin suivant, au désendormissement, le locuteur choqué la veille par son erreur et ayant eu à la digérer cérébralement la nuit selon la fonction normale du rêve, se remémore tout le détail du cafouillis qui s'est produit entre ses circuits endotropiques et exotropiques au cours de l'enregistrement : la vraie et la fausse boîtes furent analysées et resynthétisées pratiquement. Enfin, quelques jours plus tard, le locuteur interpréta théoriquement ses confusions successives comme la suite d'un "effets de boîte".

Autant que sur les panoplies que sont les boîtes, ce cas signale plusieurs autres points. (a) La complexité du protocole de pro-fération. (b) Le nombre de ses étapes. (c) Les feedbacks incessants qui interviennent entre elles. (d) La vitesse foudroyante de ces descentes et de ces remontées et redescentes (cette vitesse étonne moins les familiers des computers). (e) La lenteur des ré-objectivations. (f) Le travail du cerveau comme computer chimique, dans les répétitions performances, les remémorations de situations et de circonstances.

Sans doute certains pataquès expriment des désirs "inconscients" de locuteurs novrotiques, comme Freud a cru pouvoir l'affirmer. Mais ils expriment beaucoup plus souvent la nature des boîtes, et le travail de routine du cerveau. Et faut-il dire que, dans la tecture, dans l'image, dans la musique, les modules et les boîtes endotropiques et exotropiques jouent un rôle aussi déterminant et aussi fuyant que dans le langage parlé. Celui-ci, en raison du caractère discret des phonèmes, des glossèmes, des séquencèmes, les montre seulement avec plus de décision.

3. La réception par l'interlocuteur

La réception du langage est presque aussi problématique que sa production. L'auditeur écoute et entend sur un bruit de fond. Sur ce fond, il extrait des bribes de phonèmes, mal définis ; conséquemment, des bribes de glossèmes, lesquels sont d'ordinaire polysémiques, donc difficiles à interpréter ; le tout parfois dans des séquencèmes à conclusions retardées, par exemple en allemand. Le travail de compréhension du discours comporte ainsi une activité intense de réinterprétation de l'antérieur par le postérieur, et aussi des trois couches phonématique, glossématique, séquencématique l'une par l'autre. Cela dans des fractions de secondes. Circuits cérébraux exotropiques et endotropiques font là un travail considérable, et l'auditeur à oreille un peu dure constate qu'au moment où il énonce : "Que dis-tu?", il vient justement de comprendre (prehendere, cum) l'énoncé rétroactivement. Pour éclairer la nature du langage parlé, les lapsus de réception sont plus fréquents, et non moins intéressants, que les lapsus d'énonciation.

Le travail multidimensionnel de la réception serait voué à l'échec s'il n'avait pas lieu lui aussi à partir d'une situation dans la circonstance sur un horizon et d'un codiscours (contexte) constamment activés-passivés par les interlocuteurs et que l'énoncé (nuntiare, ex) ne fait que spécifier.

4. L'interlocution

On voit alors les rapports entre audition et locution, donc le caractère premier de l'interlocution. Laquelle est externe quand il y a un rapport de deux organismes, où l'un parle et l'autre écoute, mais qui est aussi interne, quand il n'y a qu'un organisme, et qu'on "se parle à soi-même", ce qui du reste fait intérieurement une conversation à plusieurs voix. C'est cette conversation mêlée à des bouts de lectures, d'images, de musiques, de gestes qu'Homo appelle parfois sa pensée, du moins quand tout cela active-passive plus intensément son cerveau associatif et neutralisant, donc conceptualisant.

En tout cas, l'interlocution ne répond nullement au schéma traditionnel de la communication, qui suppose un émetteur et un récepteur. Elle est au contraire une pratique où l'émetteur est déjà en même temps le récepteur, et inversement. L'interlocution française et l'intercourse anglais montrent bien l'apparemment étymologique du préfixe inter au enteron grec, qui veut dire intestin, intérieur d'un fruit. Deux cerveaux en interlocution ne font, en quelque sorte, qu'un, dans une vérification externe et interne incessante. C'est le conflit inhérent à tout langage parlé que les interlocuteurs y aient le sentiment d'être à la fois un et plusieurs. "Comment n'a-t-il pas compris ce que je lui disais?", résonne dans tout cerveau qui parle-écoute. Alors qu'il est extrêmement improbable de comprendre autrui, et soi-même, dès que le langage s'éloigne de la spécification de choses-performances-en-situation types, dans des circonstances types, sur un horizon partagé. Bergson remarquait que les langages ont été sélectionnés par les manipulations de la vie quotidienne, et étaient peu pertinents au-delà. Autre façon de dire qu'ils sont faits de quelques index et indexations plus ou moins efficacement empaquetés. Et pour le reste de pensées (pendere, peser), donc de pesées, autre affaire d'index. La phonie manieuse du néerlandais "gHedakHt" devait donner à Spinoza une grande jouissance quand il se prenait à penser-peser de la sorte.

L'interlocution suppose l'intergeste et l'intercérébralité. Elle en est aussi l'expérience la plus flagrante et la plus pointue. Tout locuteur peut s'étonner de voir à quelle extraordinaire vitesse et avec quelles infinies nuances l'interlocuteur dont il est lui-même un interlocuteur capte ses propositions avant même qu'elles soient achevées. Avec une prédilection pour ces couches de la transmission où il s'agit des sens et du Sens plus des significations, de communion et de participation plus que de communication, avec un privilège remarquable pour ce qui touche aux subtilités de l'humour, lequel est sensible même à ceux qui ne possèdent qu'élémentairement le dialecte, comme les étrangers et les plus jeunes enfants.

5. La compétence des interlocuteurs

Depuis 1950 environ, Homo a remarqué une caractéristique du dialecte, que Chomsky a popularisée sous le nom de compétence du locuteur. C'est que le locuteur d'une langue primaire (maternelle) jouit d'une sorte d'infailibilité concernant son langage. Assurément, il ignore des mots, il doute d'un genre ou d'un nombre, il fait même quelques solécismes, mais pour finir il sait, il sent que ceci ne se dit pas, mais surtout que tel énoncé qu'il n'a jamais entendu ou proféré est ou non dans la ligne de son parler. A ce jeu les gens du peuple sont souvent plus sûrs que les doctes ; Damourette et Pichon citent les marchands de

journaux parisiens. Il y a même une compétence des interlocuteurs, puisque la même infaillibilité est éprouvée par ceux qui écoutent.

Ce phénomène est tout à fait singulier, et son explication complète jettera une lumière vive sur la nature profonde du langage. Or, la récente imagerie cérébrale croit remarquer que les centres cérébraux qui sont activés quand on parle un dialecte primaire (langue maternelle) ne sont pas les mêmes que ceux activés quand on parle un dialecte secondaire (langues étrangères). On peut penser alors que les dialectes secondaires interviennent dans un cerveau déjà largement structuré, codé, clivé par le dialecte primaire, et ne peuvent plus s'acquérir sans la référence d'une structure (un ensemble de clivages) agissant comme un préalable ; la langue ainsi apprise restera étrangère. Au contraire, le dialecte primaire aurait une disponibilité foncière, il serait l'édification cérébrale initiale elle-même, native, en quelque sorte ouverte, d'un cerveau mis en contact avec un environnement.

Pareille spontanéité du langage primaire consonnerait avec l'élémentarité du langage comme tel. Quant à sa fonction de base : non pas d'abord définir ni juger, mais seulement spécifier (infléchir, aiguiller) des choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon. Quant à ses moyens : quelques traits phonématiques évocateurs (phonosémie manieuse) disposés en syntaxèmes suggestifs ; les morphèmes compliqués, par exemple indo-européens étant des additions culturelles à cette essence langagière, qui a suffi au chinois.

C'est grâce à cette candeur qu'on peut supposer que le dialecte primaire traite ses thèmes avec une virtuosité infinie : selon des degrés d'approximation, selon des modes d'existence, selon des catégories du possible, selon des réductions (x en tant que x), selon des effets gigognes (tu dis qu'il dit que je dis que...). Et qu'il va jusqu'à pouvoir parler de lui-même : "ma phrase est courte mais suffisante", "la locution suppose une interlocution". Le métalangage est inhérent au langage.

Une condition cependant est requise pour que cela marche : qu'indices, index, phonèmes, syntaxèmes soient saisis en distanciation, comme il convient à des signes. Le fait que l'enfant très jeune, depuis trois ou quatre ans, se débrouille si bien parmi les jeux de langage subtils, humour y compris, confirmerait alors que la distanciation systémique et systématique intervient très tôt chez Homo. Tant elle suivrait de la station redressée, des capacités neutralisatrices du cerveau hominien, des comportements des congénères (ainsi la conduite à la fois proche et distanciant des mères allaitantes observées par Bateson en Asie de l'Est, et qui transforme un acte biologique élémentaire en acte technique), du langage des autres.

On aura compris que, dans l'ontogenèse, l'édification du langage, et du geste, qu'il résume, coïncide avec l'édification de la logique. C'est très correctement que la logique porte le nom qu'elle porte, logikè tekhnè, la technique du logos (parole). La compétence des interlocuteurs est à la fois langagière et logique, voire logicienne. Le dialecte primaire serait alors, avec les gestes, la logique même du locuteur, qui aurait à son égard une compétence non pas obéissant à des règles, mais initiatrice de règles.

B. LA TERMINOLOGISATION ET LE DIALECTE REDUPLIQUE

L'anthropogénie doit privilégier le langage parlé vivant, dans son élan et son risque de parole. Et c'est ce que nous avons fait jusqu'ici. Cependant, comme il croise l'analogie mouvante et la macrodigitalité tranchante, le langage est habité par un travail de fixation, et en particulier les mots tendent à y devenir des termes.

1. Le glissement du mot au terme

Comme son étymologie l'indique, le terme est délimité, c'est un terminus ; les dieux termes marquaient à Rome la limite des champs. Le terme est prêt à entrer dans une opération logique ou dans une machine à traduction. Comme tel, il n'a pas de phonosémie, ni d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques excités-incités. Ce qu'il contient de morphème et de séquencème en a été soigneusement émincé. S'il a plusieurs sens, ceux-ci ont été répertoriés sous forme de sous-termes, pour éviter l'ambiguïté. Le mot, dont le terme procède, est tout l'inverse. Il a une phonosémie, et s'il a plusieurs sens, ceux-ci se compénètrent en des résonances logiques et phoniques souvent inextricables, jusqu'à la contradiction, et en tout cas jusqu'au paradoxe. Les morphèmes, quand il en comporte, et les séquencèmes lui ajoutent la chaleur de nouvelles germinations.

Alors, d'où sont venus les termes? D'un processus de terminologisation. On songe aux logiciens médiévaux qui, quand ils ont voulu manier des éléments tout à fait neutres, aptes à des opérations logiques vraiment pures, ont mis à la mode le vocable "terminus", que les Romains ignoraient en ce sens. Mais la terminologisation est un phénomène anthropogénique beaucoup plus constant, et qui travaille les mots de tout langage dans toutes les sociétés. C'est qu'une certaine permanence du vocabulaire est imposée par la collaboration technique, par la communauté, par la société, par le pouvoir, par tout effort théorique. On comprend qu'elle soit devenue paroxystique dans la société internationale et ingénieriste d'aujourd'hui. Mais elle a commencé avec le langage détaillé lui-même.

Les dialectes devenus des langues fixes destinées à être adéquatement traduisibles, avec leurs grammaires et leurs lexiques impératifs, hésitent alors entre mots et termes. Un dictionnaire français ou anglais prétend définir des mots, mais du coup il les convertit en termes ; les grammaires contribuent au même mouvement. Mais l'anthropogénie ne peut oublier les innombrables peuples qui n'ont pas de grammaires, et parlent admirablement. Les paysans du Latium, assez rudes, et certainement non grammairiens, pratiquaient le latin plus efficacement qu'Erasmus, et certainement que Riemann et Ernout, pourtant auteurs d'une Syntaxe latine fort subtile. Même parmi les peuples à "langues" (dialectes fixés), les meilleurs parleurs n'ont souvent jamais ouvert une grammaire, et les meilleurs écrivains parfois n'en possèdent pas. Pour qu'un enfant ou un adolescent apprennent à parler bien, c'est-à-dire efficacement, il n'est pas requis que ses inducteurs au langage lui fassent des remarques grammaticales, mais qu'ils lui parlent assez distinctement, et le corrigent quand il n'aperçoit pas la norme minimale qu'exige l'interlocution ; aussi constate-t-on que partout les mères adoptent d'habitude avec leur nourrisson un débit très phrasé et plus accentué. Ceci rappelle que Mozart ouvrait ses élèves à la musique en jouant devant eux plutôt qu'en corrigeant leurs "fautes".

En fin de compte, si le locuteur spontané parle si bien, c'est qu'il ne "manie" pas des termes, ni non plus des mots, des morphèmes, des règles de syntaxe, mais bien des phonèmes, des glossèmes, des séquencèmes, - entendus, segmentarisés, puis reproduits dès les bras de sa nourrice. Au point de pouvoir très tôt prendre le plus vif plaisir aux paradoxes incessants et subtils que la combinaison de ces trois couches produit autour de lui, et auxquels très tôt aussi il apporte sa contribution. C'est sans doute parce qu'elles parlent presque exclusivement de mots, de morphèmes et de règles de syntaxe, - constructions simplifiées et mortifiées, - que les grammaires, là où elles règnent encore, paraissent à l'enfant aussi ennuyeuses qu'inutiles.

Le cas des dictionnaires est différent, parce que, derrière les unités lexicalisées et grammaticalisées, ce sont souvent les unités véritables et secrètes, vivantes, brûlantes, du langage qui y sourdent. Telles les sériations étymologiques et sémiques du Collegiate Webster's, si anthropogéniques que nous y avons eu sans cesse recours.

2. Le retour du terme au mot. Le dialecte intense ("littérature")

Du reste, en même temps qu'il se terminologise, tout dialecte connaît un mouvement inverse, où ses locuteurs, spontanément ou avec effort, tantôt s'établissent fortement dans le mot, tantôt remontent du terme au mot, en une expérience de plaisir et de rythme, et aussi de connaissance.

Ils exploitent et parfois survoltent alors tout ce que le mot comme mot comporte de rebondissements sémiques et phoniques, d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques au service de destins-partis d'existence. Créant ainsi un sujet dialectal, voire idiolectal, comme il y a des sujets picturaux, sculpturaux, architecturaux, musicaux, chorégraphiques. C'est ce que font le conteur familial, le salonnard inspiré, le camelot. Ce que fait le récitant africain, retissant au jour le jour ses épopées et ses fables entre tam-tam et mot. Ce que font, dans les civilisations de l'écriture, les textes intenses, comme l'épopée de Gilgamesh, qui contraste avec le Code d'Hammourabi, texte déjà terminologisant dans la mesure où il est légal.

Au lieu de parler de paroles intenses et de textes intenses, on a malheureusement fini en français et en anglais par parler de littérature, ce qui a tous les inconvénients. L'étymologie est insignifiante, puisqu'en latin litteratura (littera, lettre) voulait seulement dire alphabet, grammaire, science, puis érudition à l'époque de Tertullien. Pire, cette étymologie insignifiante n'évoque que les textes, oubliant la parole, au point que fut créée la contradictio in terminis de littérature orale. Enfin, rien dans littérature n'indique qu'il s'agit justement de remontée du terme au mot, et non de récits ou discours banalement terminologisés.

Illustrons l'idiolecte intense qui porte un texte intense (dit malencontreusement "littérature"). Chez Flaubert, la phrase de conclusion de Salammbô : "Ainsi / mourut / la fille / d'Hamilcar/ pour avoir touché / au manteau / de Tanit" montre quatre "t" autour d'un "d" (Touché, manTeau De TaniT) ; les deux "t" enferment l'écart français maximal a-i (t-a-i-t), activant-passivant la constriction béatifiante qui est le sujet idiolectal de Salammbô (défilé de la hache, descente dans les conduites de l'aqueduc, etc.), et même le fantasme fondamental de Flaubert écrivain (fusion avec les minéraux dans la Tentation de saint Antoine). Du reste, prenant en tenaille le roman entier, cette conclusion

fait écho à la phrase initiale : "C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans le jardin d'Hamilcar", étouffant d'emblée le lecteur et le thème du roan dans ses huit "a" et ses cinq "r".

Pour passer de la prose au vers, voici la phrase d'ouverture de l'Ebauche d'un serpent de Valéry : "Parmi l'arbre". Cette fois, "i" culminant de façon aiguë entre deux "a" chacun alourdi par un "r", "pARMI l'ARbre", détache le fil aigu de la négativité du pour-soi (i) au sein de la massivité naturelle de l'en-soi (a-a), par la suite phonique (a-i-a), et par la sémie (parmi). Ainsi se résume en trois syllabes l'ontologie de Valéry, préluant à celle de Sartre, et aussitôt confirmée par les syllabes suivantes : "la brIse bErce la vIpEre que je vEtIs", où la tension <a-i> est remplacée par la tension <è-i>, selon la parenté <è-a> qui traverse toute l'histoire du français.

Mais il ne faudrait pas se limiter aux grands auteurs (auctores, augmentateurs, augere, augmenter). La remontée du terme au mot en une phonosémie attentive anime la conversation chinoise courante. L'intensité quotidienne du langage japonais a inquiété un moment l'Académie des Sciences du Japon, qui y voyait un handicap pour l'esprit scientifique. Le New Yorkais qui va à "Li/ttl/e I/ta/ ly" ou qui a lu le slogan électoral "I like Ike", cher à Jakobson, fait des expériences moins fortes mais du même type. Dans La chasse aux papillons de Georges Brassens, la volupté des "ch", "s", "ge" ne fait que continuer celle qui passe dans l'idiolecte de tout charcutier chantant l'éloge de ses saucisses ("c'est celle que mange Giscard") sur un marché de Provence, et qui avait déjà frappé Norden il y a un siècle comme étant la clé de la prose antique (Die Antieke Kunstprosa).

C. LES FONCTIONS DU DIALECTE

On ne s'étonnera pas que le dialecte ait des fonctions très variées et qui recouvrent presque tout le domaine hominien, s'il est vrai qu'il est ce système de signes qui, en raison de sa triple articulation phonématique, glossématique, séquencématique, est capable d'opérer toutes les thématisations en distanciation possibles, de les repossibiliser en tous sens, jusqu'à parfois se prendre lui-même comme son propre thème.

Les fonctions du dialecte sont si diverses qu'il est difficile de les ranger. Le plus anthropogénique est de partir de celles qui sont proches du langage massif, et de continuer par celles qui supposent des états du dialecte de plus en plus détaillés. Cette approche coïncide assez avec la suite logique qui fait se succéder l'immédiat, le médiat, le réduplicatif, l'instantiel, le structurel.

(a) Les fonctions immédiatrices

1. La fonction IMPERATIVE-EXHORTATIVE

Le dialecte s'emploie fréquemment à mouvoir des interlocuteurs, qui appartiennent au groupe "vous" (fonction impérative), ou au groupe "nous" (exhortative), en vue d'un résultat technique ou social plus ou moins immédiat. Et cela par des glossèmes et séquencèmes prévus à cette fin, et d'ordinaire accompagnés d'effets de champ perceptivo-moteurs ou logico-sémiotiques qui agissent presque physiquement et physiologiquement sur l'interpellé : "Ouste!", "Dehors!", "Debout!", "Marchons!", "Allons-y!",

"Sauve qui peut!". Le dialecte partage largement cette fonction avec le geste comminatoire (minari, monere, avertir, menacer, cum). Et les signes y tiennent du signal, du stimulus-signal, voire du stimulus-signe.

2. La fonction LYRIQUE

Le dialecte peut aussi répandre (pandere, verser, re), épancher (pandere, verser, ex), exprimer (premere, presser, ex) les affects lissés, les émotions violentes (movere, ex), les sentiments (sentire, sentir avec une résonance intime et persévérante, typiquement romaine) du locuteur lui-même. Locuteur d'ordinaire singulier : "Malheur à moi!", "ach! dasz ich Nacht wäre!". Mais parfois pluriel, comme le chœur antique des Perses : "Malheur à nous!". En ce cas, le régime langagier, urgent, tend à se rapprocher du régime musical, insistant : "O moi! O popoï!, "What a pity!", "O temps, suspens ton vol!", "Extraordinary!". Le cri lyrique est souvent porté et continué par le geste lyrique. Mais les simples signaux et stimuli-signaux de la fonction exhortative ont disparu.

3. La fonction PRESENTIVE

Le dialecte soutient parfois la présence-absence pour elle-même, presque sans thème particulier, et c'est pourquoi Jakobson a parlé à ce propos de fonction "phatique", où on parle pour parler (pHanai, manifester par la parole). Les chuchotements et diminutifs amoureux en sont l'exemple courant. Mais le discours conventionnel ("Quel temps de chien!", "On dirait qu'il va faire beau.") y participe grandement, tant l'information y est presque nulle. Du reste, une part immense des productions langagières d'Homo signifie simplement : "We are still alive" ou "Better together". Le régime langagier urgent se mêle là au régime musical insistant. Et se tient dans la proximité et la chaleur du geste.

(b) Les fonctions médiatrices

Les trois fonctions qui précèdent sont relativement immédiates, très physico-physiologiques, continuant le langage massif. Au contraire, celles qui suivent proposent des médiations de toutes sortes, et supposent donc le dialecte complet.

4. La fonction COMMUNICATIVE (de référence)

En raison de ses incidences techniques et économiques, cette fonction est très saillante dans le dialecte, au point qu'on croit souvent qu'elle est sa fonction naturelle, dont les autres ne seraient que des modalités. Elle vise des faits particuliers : "Mon chat est noir", ou généraux : "Les chats sont des carnassiers". Elle est tantôt plutôt descriptive : "La mer était grise", ou plutôt narrative : "Le chat a mangé la souris", "John Kennedy était arrivé à l'angle de l'avenue, lorsque...".

C'est dans cette fonction-là surtout que le dialecte spécifie des choses-performances en situation dans des circonstances sur un horizon, et cela en thématissant en distanciation des mises en rapports de segments technicisés. Elle suppose des panoplies et des protocoles techniques suffisamment partagés par les interlocuteurs. Le langage massif a connu cette fonction, mais de façon tout à fait inchoative.

5. La fonction REVERBERANTE (de signifiante)

Cependant, les désignants et les désignés du dialecte sont si liés l'un à l'autre, et les désignants pleins ou vides contiennent si bien ce qu'ils signifient que le langage parlé et écrit connaît des états où ses désignés se contentent de renvoyer à d'autres désignés, et ses désignants de renvoyer à d'autres désignants, en une réverbération où les événements extérieurs s'abolissent presque, ou même tout à fait.

Ce tenir-lieu de signifiante plus que de référence, déjà rencontré dans les images, se produit d'habitude quand on écoute un conteur ou qu'on lit un roman (un roman lu dans le noir de la nuit sous le cercle lumineux d'un lampadaire dramatise bien cette situation). La parole et le texte ne sont plus là des moyens de communication renvoyant, référant, à des événements extérieurs réels ou supposés. L'auditeur se situe au sein de la parole déployée du narrateur ; le lecteur au sein des pages du livre qui tournent. Tous deux saisissent des désignants ayant entre eux des effets de désignants, des désignés ayant entre eux des effets de désignés, des désignants et des désignés interférant, comme en vase clos.

Ainsi le mot "loup" n'a pas le même fonctionnement dans les deux sentences : "Il y a un loup derrière la maison", s'inscrivant dans la fonction communicative, et "Il y avait une fois un loup. Il rencontra un renard qui...", qui s'inscrit dans la fonction réverbérante. Non seulement le désigné "loup" fonctionne différemment dans les deux cas, mais son contenu même diffère. Pour la fonction communicative, il importe de savoir si le loup apparu derrière la maison est grand ou petit, s'il appartient à telle ou telle race, donc avec telles ou telles moeurs. Au contraire, le loup de la signifiante du conte est surtout un loup de conte, un loup qui va sans doute fonctionner comme mangeur d'un agneau, - "un loup survint à jeun et cherchait aventure", - lequel aussi est un agneau du conte et de conte. Du reste, dans cette deuxième fonction la sonorité "loup" prend une importance qu'elle a beaucoup moins dans la première, et s'oppose à la sonorité de "renard" et d'"agneau". Enfin, dans la fonction réverbérante, "loup" a des désignés différents selon qu'il est loup de conte, loup de fable, loup d'épopée, loup de roman, etc., puisque dans chacun de ces cas sa phonosémie change, changeant du même coup les réverbérations dialectales.

Le rapport des deux fonctions, communicative et réverbérante, de référence et de signifiante, s'éclaire par le malaise qu'éprouvent certains lecteurs de romans historiques : le "général dans son labyrinthe" est-ce le Bolivar historique, auquel cas le mot général doit être pris chaque fois référentiellement, ou est-ce le général du roman de Garcia Marquez, qui est un général de roman, lequel n'est sémiquement et phoniquement significatif que par rapport aux faits du roman et de roman dans lesquels il sera pris. En même temps, la confusion possible des deux fonctions fait la délectation d'autres lecteurs qui - bon public, comme on dit - aiment à lire un roman comme une chronique, si bien que les personnages hésitent pour eux entre le livre et un monde extérieur, précis ou vague.

Ainsi précisée, la fonction réverbérante du dialecte connaît trois sous-fonctions, qui confirment sa structure de base.

a. La rumination

Le cas extrême de la rumination est le discours du psychotique, où les désignés et les désignants renvoient les uns aux autres en la création d'un monde quasiment autarcique. Selon les cas, ce monde est délirant (de, lira, hors du sillon), et devient intolérable pour le milieu et pour l'émetteur. Ou bien il garde assez de poids référentiel pour être tolérable par le milieu et par l'émetteur, en une sorte de discours psychotique sain. Sans aller jusque-là, la rumination est l'étoffe de toutes les rêveries et rêvasseries plus ou moins endotropiques ou exotropiques. Et on appelle un rêveur celui chez qui, dès que cessent les urgences et les contrôles de la communication courante, ce fonctionnement absorbe l'essentiel du travail langagier.

Dans les deux occurrences, de la psychose et de la rêverie, le terme de rumination ne convient pas trop mal, puisque ruminer c'est élaborer ultérieurement quelque chose qui a déjà été ingéré. Or, il est certain que les désignés et les désignants en régime réverbérant ont été largement référentiels au départ. Et c'est même leur référentialité initiale qui permet leur autarcie subséquente.

b. Le dialecte intense ("littérature") conforme et extrême

Pour présenter la fonction réverbérante en général, nous venons de prendre spontanément des exemples littéraires : désignés et désignants de conte, de fable, de roman, etc. En effet, cette fonction est exploitée le plus clairement par les productions langagières intenses parlées ou écrites ("littérature écrite ou orale"). Celles-ci réalisent pourtant deux intentions très divergentes.

(1) Le dialecte intense conforme ("littérature" conforme). - La plupart du temps, les productions littéraires confirment les panoplies, les protocoles, les codes de désignés et de désignants langagiers véhiculaires dans la société à un moment, et ils confortent ainsi l'auditeur-lecteur dans le sentiment qu'il y a une Réalité, donc un Réel apprivoisé en signes, sans intrusions trop sauvages du Réel brut <6E>. Telles sont les narrations et descriptions courantes, avec leurs surprises, leurs grâces, leurs ironies, leur bon sens, leurs complaisances diverses. Les biographies exploitent largement ces ressources. Elles prétendent être référentielles, mais biographiquement, c'est-à-dire selon les réverbérations propres à un certain genre littéraire à règles définies.

(2) Le dialecte intense extrême ("littérature extrême". - Parfois, cependant, les productions littéraires ébranlent les panoplies, protocoles et codes de désignés et de désignants véhiculaires dans le milieu. Oral ou écrit, le texte déchire le confort de la Réalité trouée d'intrusions calculées du Réel. Ces intrusions sémiques, phoniques, séquentielles activent-passivent en particulier des vertiges de la présence-absence. Et aussi les structures du langage et du signe, qui apparaissent là pour ce qu'ils sont, des conventions labiles. Ces intrusions contrôlées supposent toujours plus ou moins la création d'un idiolecte intense, déterminant un destin-parti d'existence, c'est-à-dire une topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique, une présentivité, avec des effets de champ excités-incités. Ce parti peut être alors si singulier ou si profond qu'il se propose comme un véritable sujet idiolectal (comme il y a un sujet pictural, sculptural, etc.), et que le lecteur ou l'auditeur ne saisissent plus guère que lui, le reste leur paraissant anecdotique, "journalistique", disait Proust.

Justement Proust, par le contraste de son écriture avant et après sa quarantième année, a quasiment démontré l'importance du sujet idiolectal. Car, entre Jean Santeuil, oeuvre antérieure presque courante, et A la recherche du temps perdu, oeuvre extrême, ce n'est pas la différence de matières qui intervient, elles sont très semblables, mais bien l'invention de l'idiolecte proustien. Le cas est d'autant plus éclairant que Proust lui-même a considéré que l'essentiel s'était joué dans la cadence de la première phrase de l'oeuvre définitive : "Longtemps, je me suis couché de bonne heure." Mais, somme toute, l'idiolecte entier tenait presque dans le premier mot : "Longtemps...", qui, ainsi en tête de phrase, déclarait le thème phonosémique de l'oeuvre entière : la durée, la mémoire, leurs élongations, leurs flottements, leurs surimpressions, leurs demi-teintes, leurs involutions syntaxiques.

c. Le slogan, la propagande et la publicité

Un des effets anthropogéniques majeurs de la réverbération langagière est le slogan, où l'autacie du langage (sa signifiante) se communique à l'objet désigné et le transforme en une substance plus ou moins suffisante ou nécessaire : "Du beau, Du bon, Dubonnet", "I like Ike", "Little Italy". Mais aussi parfois avec un contenu philosophique : "Sôma, Sêma", "Caro putredo", "Traduttore traditore", "Qui se ressemble s'assemble". Voire avec un contenu mystique : "Lâ illahâ, Illâ 'Lah".

6. La fonction PERFORMATIVE

Justement parce qu'il a un régime relativement réverbérant, le dialecte peut être l'instaurateur ou le stabilisateur d'une institution, ce qui est beaucoup plus que la simple fonction impérative et exhortative. Les exemples les plus clairs en sont les textes d'une constitution, d'un code civil, d'un traité, d'une déclaration de guerre, d'une nomination à des charges, d'une destitution, d'un divorce. Ou encore les noms communs et les noms propres qui donnent une forme élémentaire, parfois sa forme basale, à un spécimen hominien durant toute sa vie, et dans certaines cultures en font même un individu (in-dividuum, non-divisé) ; ainsi dans le MONDE 2 depuis le XVIIe siècle. C'est encore le cas des argots ou des jargons, qui instituent ou conservent un groupe social. C'est cette fonction du dialecte qui a déterminé surtout le passage de la communauté à la société.

Ce qui fascine dans le politicien majeur c'est que son dialecte est presque constamment performatif. Celui de Bonaparte, d'instant en instant, non seulement faisait la paix ou la guerre, mais redistribuait les lois et les coutumes de l'Europe entière. Il en fut affecté dans tous ses aspects langagiers, au point de constituer un idiolecte assez défini pour être assimilé par les proches collaborateurs du maître. On ne saurait pleinement comprendre la force et le goût du pouvoir, sans prendre en compte le dialecte performatif, et ce qu'il apporte d'ipséité à celui qui en jouit.

Le cas extrême de dialecte performatif reste le Coran. Par les vertus de réverbérations de la phonématique, de la sémantique, du syntaxème de l'arabe des années 600, l'Appel, al-Qur'ân, est l'"Ecrit évident", signe de l'"Ecrit évident" qu'est en définitive la pensée d'Allah lui-même, le Savant. Ecrit, mais pas livre, car il n'y a littéralement pas moyen d'en sortir, pour le vérifier du dehors, ni même d'y entrer. On y est ou on n'y est pas. L'entendre c'est déjà y être, et y être c'est le percevoir comme définitif et adéquat. Ce qu'il profère

est ce qui est, et ce qu'il est. Radicalement tranché (ou retranché). Accomplissement par foudroiement. Pacification des pacifiés, muslimûna. Damnation ipso facto des Effaceurs. Et où le plus populaire méduse les sages.

(c) Les fonctions réduplicatives

Une des propriétés les plus remarquables du dialecte est de pouvoir tantôt revenir sur lui-même de façon littérale ou décalée, tantôt se prendre carrément pour thème de ses thématisations.

7. La fonction CITATIVE et PARAPHRASALE

La structure-texture du dialecte est telle qu'une sentence peut s'y répéter fidèlement et commodément. C'est la citation, énoncé annoncé, où le présent se confirme du passé et préfigure l'avenir. Elle assure le spécimen et le groupe, et fait même qu'il y ait un groupe et des spécimens consistants. Les sociétés anciennes connaissaient des proverbes (verbum, pro), qui étaient des citations censées émaner du groupe comme tel, et créant une sagesse des nations.

Pour Homo, primate sensible au leadership, l'effet citatif culmine quand au contenu de la citation s'ajoute le nom de son auteur, lequel la transforme en révélation ou prophétie (pHanaï pro). Le "comme l'a dit X" devient alors l'essentiel de l'énoncé : "La démocratie suppose la vertu, comme l'a dit Montesquieu." La citation-allégation est le ciment essentiel des religions, des partis politiques, des sectes. Une intelligentsia est une secte dont le catéchisme tient en citations-allégations seulement un peu plus abstraites.

D'ordinaire, la citation est courte et vague : "Ca parle, comme disait Lacan". Mais elle connaît aussi une forme diffusive, indirecte, souterraine, travaillant en écho, et qui au contraire se nourrit de sa longueur : la paraphrase. Le discours pédagogique, politique, philosophique, théologique est substantiellement une paraphrase.

8. La fonction INTERPRETATIVE

Tous les éléments du dialecte, ou du moins un grand nombre, peuvent jouer le rôle d'interprétants et d'interprétés les uns par rapport aux autres. Si, en français, on part de "fleur", on glisse aisément à "floral, florissant, fleurant, odorant, épanoui, périssable, gracieux, cadeau" ; et chacun de ces termes rébondit aussitôt en d'autres : "richesse, renouvellement, saison", - et cela jusqu'au bout du dialecte et du monde. Sans qu'on puisse indiquer un début et une fin des flux, tant ils sont globalement et localement circulaires.

Du reste, le dialecte comme spécification de la chose-performance en situation dans la circonstance sur un horizon est si libre que rien n'empêche d'établir des rapports artificiels mais paraissant naturels entre des éléments dialectaux (phonèmes, glossèmes, séquencèmes, phrasés) et des événements du monde. Et donc d'écrire un Sonnet des voyelles. Ou de donner des sens aux mots ou à des groupes de mots d'après leur nombre de lettres, comme les massorètes. On le voit, la traduction n'est que la partie visible de l'interprétation. L'interprète latin est un traducteur, mais aussi un entremetteur, un négociateur, un trucheman. Avec toutes les commerces (merx, échangeable) féconds et malhonnêtes que cela implique.

La fonction interprétative du langage a été fort restreinte dans les dialectes indo-européens sous l'effet des rigueurs syntaxiques, en particulier dans l'aire du MONDE 2, où elle a été entendue comme le passage d'un sens de surface à un sens plus profond ("intentio profundior"), qu'on retrouve jusque dans la psychanalyse et la grammaire transformationnelle. Elle a été rouverte dans ses hétérogénéités par le MONDE 3, où du reste le terme d'interprétation est devenu suspects (ainsi chez Deleuze).

9. La fonction METALINGUISTIQUE et TRANSCENDANTALE

Dans sa performance la plus spécifique, le dialecte est, en raison de sa triple articulation en phonèmes, glossèmes, séquencèmes, un système de signes qui peuvent être pour eux-mêmes à la fois les analyseurs et les analysés. C'est, depuis Patanjâli le grammairien, le travail des grammairiens et des lexiques d'exploiter cette capacité du langage à décrire le langage. Il est devenu traditionnel de parler en ce cas de métalangage.

Celui-ci tend souvent à transformer les mots en termes ; en sorte que beaucoup de grammairiens et linguistes ont contribué à trivialisier les langages qu'ils étudiaient (Saussure remit toujours à plus tard d'envisager la formidable dimension esthétique du langage quotidien). Pourtant, exercée avec sérieux, cette fonction langagière comporte aussi le mouvement inverse, remontant des termes aux mots, comme font les locuteurs intenses, dont les aèdes, les écrivains, les camelots, les commères et compères.

Le métalangage ouvre parfois aussi un champ franchement nouveau, du moins quand le grammairien ne se limite pas à un dialecte ou à un groupe fermé de dialectes, - comme Saussure, Jakobson, Chomski, qui se limitèrent à l'indo-européen, - et qu'ils osent se dépayser. Ils aperçoivent alors que leur langage n'est pas "naturel", mais "culturel", qu'il est un destin-parti d'existence parmi d'autres possibles ; que, par exemple, les couples substantif/verbe (noun phrase/verb phrase de Chomsky), chose/action-état, matière/forme se trouvent dans les langues indoeuropéennes, mais moins et parfois nullement ailleurs. C'est ce dépaysement radical qui est arrivé à Fabre d'Olivet, locuteur grançais des années 1800, quand il se mit à comprendre vraiment l'hébreu. Ou à Boas, Sapir et Whorf au contact des dialectes amérindiens.

Deux faits de langage ressortent à cette occasion. (1) Que, s'il n'y a pas derrière les dialectes un "dialecte des dialectes", strictement transcendantal, il y a cependant un ensemble global de tous les dialectes existants qui, par leurs additions géographiques et historiques, produisent un transcendantal en construction ouverte ; de même que toutes les logiques et mathématiques jusqu'ici produites engendrent aussi un transcendantal en construction ouverte. (2) Qu'il arrive que, au sein même de propre langue, un locuteur entende et profère, sous la couche triviale, une autre couche plus générale, par quoi son dialecte s'ouvre (s'ouvrirait) à d'autres, aux autres dialectes en général, en un certain transcendantal obtenu non par extension cette fois, mais par une intensité ou plutôt un décalage particulier interne à la profération elle-même.

Il semblerait que, sur la lancée de Patanjâli le grammairien, l'Inde ait touché cette deuxième expérience dans sa théorie et sa

pratique des mantras, dans son couple rupa/a-rupa, dans sa distinction entre deux manas ; telle fut du moins l'opinion et l'exercice de Whorf. Cette transcendantalité intensive ou décalée de la parole et de l'écriture se trouve pratiquement chez certains poètes (chez tous les très grands poètes?), et même thématiquement chez quelques-uns. Par exemple en Allemagne chez Hölderlin ; en Amérique chez E.A. Poe ; en France dans la conjonction Char-Heidegger aux entretiens du Thor.

Corrélativement, les locuteurs et les linguistes traductionnels (ceux qui croient que toute langue est adéquatement traduisible dans toute autre langue) n'entendent pas l'originalité de leur dialecte. Et, du même coup, ils croient que ses structures illustrent cartésienement (Cartesian Linguistics) le Dialecte en général, lequel comporterait des structures innées dans l'espèce humaine. Un spécimen hominien n'aperçoit son dialecte qu'en en pratiquant plusieurs autres, le plus étrangers possible au sien.

d) Les fonctions structurelles

Enfin, le dialecte est une structure tellement originale et réverbérante qu'indépendamment de toutes ses performances particulières, il a encore des fonctions intellectuelles et sociales du seul fait de sa structure comme structure. Parfois de sa texture comme texture.

10. La fonction de BOBINAGE DU X-MEME

Les X-mêmes hominiens sont compliqués et fragiles. Un des rôles du dialecte est d'aider à les établir et les maintenir dans l'espace et dans le temps. En les "syntaxant" de son phrasé, de ses désignants et de ses syntaxèmes. En leur nommant un monde-proche (*woruld), et en leur donnant le moyen de s'autonommer. En leur créant des événements et une histoire. En exploitant les résonances de la voix parlante et du rythme énonciateur pour les doter d'une profondeur, d'une "âme", d'un "esprit".

Autant de dimensions de ce qu'on pourrait appeler une fonction de consistance, et même de bobinage-embobinage, dans le double sens d'envoûter (mettre sous une voûte) et aussi, après avoir filé un fil, de le faire revenir sur soi, de l'enrouler et dérouler selon les besoins d'un sens. Ce qu'on appelle un "soi" est, pour une large part, le filage et le bobinage d'un fil dialectal. La bobine est alors tous les éléments stabilisants du dialecte, sa syntaxe, sa sémantique, mais aussi sa phonématique, en particulier dans ses constantes existentielles.

Cette fonction de (em)bobinage s'étend aux autres, proches et lointains, en tant qu'alter et alius. Leur donnant consistance par la façon de s'adresser à eux d'une manière qui les établit et les confirme comme des unités suffisamment constantes. Passant ainsi des uns aux autres, des uns autour des autres, le fil dialectal a pour résultat que le lien social n'est pas seulement une relation extérieure (extrinsèque) entre des entités séparées, mais un lien intrinsèque de plusieurs dans un univers de discours. Par quoi, un spécimen hominien qui en rencontre un autre est d'emblée et d'avance en partage avec lui ; au sein de son ethnie, mais aussi au-delà. Il n'y a pas de "nous" sans dialecte. Le langage le plus embobinant en ce sens est celui, très rythmé, très gestuel, de l'adulte au nourrisson.

Cependant, procédant par boîtes, le dialecte produit, en même temps qu'un X-même comme système global, un X-même comme collection de micro-

systèmes peu compatibles, parfois franchement hétérogènes. A côté du nom de l'être cher, le dialecte met d'ordinaire "aimer", "sauver", "défendre", mais, comme panoplie dialectale, il peut aussi bien adjoindre automatiquement "tuer", "haïr", "éliminer", "attaquer". Dans le locuteur parlant, - moins dans le locuteur écrivant, parce que l'écriture est lente et donc fatalement réfléchie, - l'assassin et l'amant se côtoient. Une part considérable du non-présentiel, péné-présentiel, para-présentiel, pré-présentiel, contre-présentiel des états d'esprit est le résultat de ces bobinages locaux, ou franchement parcellaires, parmi lesquels le "je" a de la peine à se reconnaître singulier, ou se découvre pluriel, ange ou démon, charitable ou tortionnaire selon les hasards.

Croire alors que le diable est angélique parce qu'il se dit des paroles d'ange, ou que l'ange est diabolique parce qu'il se dit des paroles de diable, a conduit à confondre fréquemment de simples effets de dialecte autrefois avec des possessions démoniaques, hier avec les aveux véritables d'un dit inconscient ("ça parle").

11. La fonction GENERALISATRICE, CONCEPTIVE, IDEELLE

Ce que le cerveau hominien a de plus original ce sont ses aires associatives, où se neutralisent les spécificités sensori-motrices, et naissent ainsi des généralités, qu'on peut appeler concepts (capere, cum, prendre ensemble) ou idées (eidos, similitude neutralisée). Ainsi, il est cérébralement fécond de se tenir parfois dans des flottements préalables, où règnent des indexations et convections sans thèmes trop précis. C'est ce remue-ménage endotropique qu'on appelle en français penser (pensare, intensif de pendere, peser), et en anglais to mean (vieux germanique, meinen, avoir à l'esprit, et vieux slave, mêniti, appeler l'attention).

Or, nous avons eu l'occasion de remarquer combien, dans la production et la réception du dialecte, interviennent des étapes et des va-et-vient entre les circuits cérébraux et les énoncés. En d'autres mots, le langage se prête structurellement et texturellement à des divagations et supputations préénonciatives, neutralisantes-ouvrantes. En d'autres mots, à une fonction de conceptualisation, ou d'idéation, s'il est vrai que le concept est bien ce mouvement intime autour d'un thème, avec quelque illusion d'infinité, comme l'ont exemplifié les philosophes, et en particulier Hegel.

On a dit qu'Homo "pensait" en se parlant intérieurement, endotropiquement. C'est vrai, à condition de ne pas oublier à quel point la conceptualisation (association, neutralisation) langagière est affaire de feedback avec les conceptualisations tecturales, imagétiques, musicales, scripturales, mathématiques, toutes souvent antérieures au dialecte et plus endotropiques encore que lui.

12. La fonction NORMANTE

Par sa structure toujours, mais surtout par l'exercice de l'interlocution externe et interne, le dialecte, indépendamment de ce qu'il profère, est norme, puisque s'y stabilisent des interactions contrôlées de phonèmes, de glossèmes, de séquencèmes. Ces régularités sont si premières que tout locuteur est invité à considérer son dialecte comme allant de soi, naturel, tandis que les dialectes étrangers lui paraissent plus ou moins bizarres, tordus, pervers. La plupart des locuteurs français, parce qu'ils pratiquent canoniquement le séquencème "déterminé + déterminant", considèrent le séquencème "déterminant +

déterminé", qui est pourtant le plus général, comme illogique, même ridicule.

Le dialecte est, avec le geste, de tous les cliveurs des cerveaux hominiens le plus furtif, le plus envahissant, le plus préliminaire, le plus judiciaire et catégorique (katêgoreîn, juger). Par la sémie et la syntaxe, mais déjà et peut-être le plus par la phonie. Le seul fait d'articuler canoniquement du français c'est déjà croire que "le bon sens est la chose du monde la mieux partagée". Que les sons "tH" et "kH" sont grossiers, voire obscènes, de même que les voyelles "impures" de beaucoup de langues germaniques. Que, si l'on est "dans son assiette" (sedere, ad), la "bienséance" (sedere, bene) est le critère ultime de la "bonne" société.

Ceci a eu une conséquence que l'anthropogénie retrouve partout. Dès que le pouvoir s'est étendu et organisé, depuis les empires primaires, il a utilisé le langage à discipliner les esprits (disciplina, discere, condition à la fois d'enseigner et d'apprendre). Une lexicalité, une grammaticalité, une orthophonie, une orthographe, une calligraphie furent instaurées, instituées. Le dialecte devint langue, et les langues eurent une sorte de nature : ceci est français, ceci n'est pas français. Les fautes de langue furent des carences intellectuelles, des défaillances de la volonté, des fautes morales plus ou moins intériorisables. Inversement, l'orthographe, l'orthophonie furent des jauges populaires de l'intelligence.

Dans les Etats modernes, cet ensemble de croyances se renforça par le centralisme étatique, la diffusion de techniques civiles et militaires détaillées appelant un vocabulaire fixe, l'invocation de morales nationales à prétention universelle et enseignables, le corporatisme des enseignants. Les sociétés trouvèrent efficace d'oublier que Proust était inapte à se ponctuer, que les manuscrits de Pascal ne se souciaient guère d'orthographe, et que ceux de Bossuet ne séparaient même pas les mots, pas plus que les premiers manuscrits grecs, etc.

Le mouvement du locuteur est alors double. Confirmer sa structure et son insertion sociale par sa participation à un dialecte commun canonisé en langue. Mais se donner en même temps assez de restructuration disponible en revenant sans cesse au dialecte vivant. Soit qu'il poursuive la création d'un idiolecte franc, comme les écrivains majeurs (Mallarmé, Claudel, Céline, Genet) ou l'homme politique majeur (César, Bonaparte). Soit qu'il veuille seulement préserver ses pouvoirs de conceptualisation (association, neutralisation) ; un niveau supérieur de conceptualisation engendre fatalement un idiolecte peu apparent et pourtant décidé, tel celui de René Thom.

D. L'EMERGENCE DES DIALECTES

Il importe à l'anthropogénie de distinguer deux problèmes que l'on confond souvent. (1) Comment le dialecte est-il né à partir des structures et textures anatomo-physiologiques et techno-sémiotiques d'Homo? Et quelles sont peut-être aussi, conséquemment, ses limites? (2) Une fois devenu possible, et ayant surgi en un point ou en plusieurs, comment s'est-il propagé et transformé?

1. L'origine absolue des dialectes : l'hypothèse de la révolution phonématique du paléolithique supérieur

L'apparition des images détaillées a déjà posé à l'anthropogénie une question cruciale : comment comprendre le contraste entre les 2,5 MA, durant lesquelles ont régné au mieux les images massives des bifaces, et les 30 mA, qui conduisent des images rupestres d'Europe et d'Australie aux images actuelles obtenues par résonance magnétique nucléaire?

Nous avons alors rassemblé plusieurs facteurs ayant pu contribuer à la mise en place des images détaillées : la promiscuité glaciaire, les préfigurations des fentes et blocs rocheux, le vêtement, le masque, la sépulture, l'évolution musicale ou langagière, etc. Mais on peut trouver que l'évolution de ces facteurs est trop stable pour avoir provoqué un saut si rapide et si grand. Alors, n'y a-t-il pas eu un domaine où le progrès, tout en ayant été très lent, a dû cependant parvenir un jour à un seuil brutal, susceptible de déclencher une révolution foudroyante?

Si la description que nous venons d'en faire est globalement exacte, la phonématisation a pu être un phénomène de ce genre. Ses mises en place vocales, qui supposent le ton, ont exigé des millions d'années d'élaboration anatomique et physiologique. Mais, à un moment, une dernière compatibilisation du système buccal hominien a rendu le ton grossièrement puis finement possible, et ainsi rendu assez rapidement possibles le phonème, la syllabe, le phrasé. Or, dès que ceci fut suffisamment obtenu, il ne manquait rien à Homo déjà segmentarisant, transversalisant, possibilisateur, et aussi indicialisant et indexateur, pour en faire assez vite des glossèmes et des séquencèmes, bref tout le langage parlé. L'apprentissage foudroyant du langage par l'enfant une fois l'âge de trois ans, montre cette implication sur le vif.

L'anthropogénie voudrait alors dater ce moment de l'accession d'Homo au ton, et ainsi la phonématisation. Une hypothèse se présente, qui pourrait être juste dans l'ensemble, même si elle pêche légèrement ou gravement dans certains détails.

Formulons-la de telle manière qu'elle garde la souplesse requise. Entre -50.000 et -30.000, l'appareil phonateur d'Homo serait devenu assez capable du ton pour produire quelques "traits" phonématiques supportant quelques vrais phonèmes. Ces phonèmes auraient suscité bientôt quelques premiers glossèmes et séquencèmes détaillés ; à quoi correspondraient les premiers détails dans la taille des pierres, restée massive jusque-là pendant des centaines de milliers d'années. Depuis -30.000 environ, les articulations langagières, techniques et sociales de ce protodialecte auraient été suffisantes pour rendre plausibles les performances des peintres (chamans) qui ont produit l'art du paléolithique supérieur, avec leur pratique d'un protocadre, d'un premier référentiel élémentaire, celui de la ligne d'échine.

Assurément, ce protodialecte et ses conséquences techniques et artistiques aurait transformé aussi vite l'organisation sociale et l'occupation des sols ; ou bien il en aurait également résulté. Cette performance pourrait avoir contribué à la disparition des derniers Néandertaliens, il y a justement 30 mA. En effet, il n'est pas exclu que des dispositions anatomiques et physiologiques aient rendu Homo neandertalensis capable de langages "massifs" (préalables au ton), suffisants par exemple pour édifier le culte des morts qu'on lui reconnaît, mais pas pour passer à un protodialecte du langage "détaillé" (supposant le ton), du moins dans un délai assez rapide pour que ne se

crée pas bientôt une disparité culturelle profonde entre lui et Homo sapiens sapiens, même si des interfécondations purent continuer.

Quoi qu'il en soit, le néolithique montre, il y a 10 mA, un cadrage strict des images, ignoré du paléolithique supérieur. Selon l'hypothèse envisagée, ce cadrage aurait supposé un langage lui aussi cadré et cadrant, c'est-à-dire disposant maintenant d'un système phonématique assez achevé pour être implicitement saisi par ses interlocuteurs comme une panoplie et un protocole phoniques clos. Alors, les glossèmes et les séquencèmes, phonématiquement bien fondés, auraient réussi non seulement à désigner des outils, des ustensiles, des animaux, des espèces-genres, des tactiques simples, mais encore des stratégies. Les stratégies qu'implique le schématisme générateur que nous avons rencontré dans les images des poteries de l'époque ; celles des gestions de troupeaux et de récoltes en commerce que trahissent les premiers jetons comptables ; celles de la technique néolithique exploitant un nucleus et les chutes de ce nucleus dans le traitement anticipatif de la pierre. La distance de 20 mA entre le début du paléolithique supérieur et le début du néolithique s'expliquerait par la longueur des évolutions de l'appareil phonateur ayant eu en ce cas à passer de proto-phonèmes épars à des phonèmes assez tonaux pour donner lieu à un vrai système phonématique. Certaines modifications de l'ADN mitochondrial qu'on croit observer à cette époque chez sapiens sapiens aurait pu être en rapport avec ce "progrès".

Il y a 5mA, les Kasus intrapositionnels se seraient assez complétés pour appeler et porter les premières écritures langagières et les autres sous-cadrage en tous domaines, donnant lieu aux empires primaires de MONDE 1.

Enfin, il y a 2,5 mA, les Kasus interpositionnels seraient devenus assez mûrs pour donner leur ressaut aux relations de temps, de lieu, de cause, de conséquence, de but, de concession (hors-jeu). C'est le moment où sont nées les philosophies principielles de la Chine, de l'Inde, de l'Iran, d'Israël, de la Grèce. La philosophie grecque eut des caractéristiques qui donnèrent naissance au MONDE 2.

L'anthropogénie doit remarquer que, depuis ce seuil, le dialecte n'a plus connu de transformations essentielles, contrairement à ce qui s'est passé pour les tectures, les images, les musiques. Ceci confirmerait à quel point, les phonèmes une fois donnés, les glossèmes et les séquencèmes sont bientôt donnés aussi, possibilisateurs à tel point que rien de fondamental ne peut leur être ajouté. Du reste, les écritures des dialectes ont connu des mutations structurelles et textuelles considérables sans altérer notablement les dialectes mêmes.

C'est pourquoi le présent chapitre ne s'est pas divisé selon les MONDES 1, 2, 3, qui ont éclairé si puissamment la tecture, l'image, la musique dans les chapitres précédents. Non que cette division serait dépourvue ici de toute pertinence. Les dialectes africains à "classes" sont des modèles du MONDE 1 sans écriture, comme l'égyptien est un modèle du MONDE 1 avec écriture. Les périodes oratoires façon Isocrate, Cicéron ou Bossuet sont de parfaits accomplissements du MONDE 2. L'espagnol de L'Autono del Patriarcha de Garcia Marquez, et même le français où l'a traduit Couffon, se tissent selon des couches cérébrales si multiples et intimes, et justement si fenêtrantes-fenêtrées, qu'ils sont une production décisive du MONDE 3.

Mais, dans tous ces cas, ce n'est pas la structure phonématique, glossématique et séquencématique du dialecte comme tel qui a changé. A cet égard, l'idiolecte de Garcia Marquez ne comporte aucun élément qui ne soit déjà chez Thucydide, et même Sappho. Moyennant sa triple articulation, le dialecte, une fois pleinement achevé, fut un système hominien à la fois clos et indéfiniment possibilisateur. D'où la possibilité de traduire les énoncés techniques quotidiens (ce qui ne préjuge pas des autres) de l'anglais au canaque et au hopi, et réciproquement.

2. L'éventualité d'une grammaire basale : les créoles et le langage enfantin

Y aurait-il un langage basal d'Homo dont les dialectes institués seraient des versions différentes d'après les cultures? Chomsky l'a pensé. Mais les structures de profondeur qu'il avait en vue s'inscrivent dans un schéma syntaxique aristotélicien 'noun phrase + verb phrase', et sont par là suspectes de se limiter aux dialectes SAE (Standard Average European).

Cependant, aujourd'hui, Bickerton a repris l'hypothèse d'une basic grammar de façon factuelle à partir de la concordance entre tous les créoles, et de tous les créoles avec le langage des enfants entre deux et quatre ans, observé par lui-même, Lenneberg, Slobin, etc.<The Emergence of Language, Sc.Am. Readings, 1989, p.59>.

Un pidgin est un langage de contact (contact language, lingua franca) parlé par des travailleurs temporaires immigrés (indentured laborers) pour communiquer avec leurs exploitants et leurs comparses venant de pays divers ; c'est un langage "incomplet", c'est-à-dire sans prépositions, ni verbes auxiliaires, ni équivalents de l'article, sans subordonnées, souvent sans verbe dans les principales. Un créole, par contre, est un dialecte "complet", avec préposition, verbes auxiliaires, etc., qu'ont élaboré les enfants de ces ouvriers temporaires, et que ne parlent pas leurs parents. Or, les créoles ont des structures qu'on retrouve dans tous les créoles du monde, - qu'ils se soient développés en milieu français, anglais, japonais, portugais, - et qu'on rencontre aussi dans les langages des enfant de deux à quatre ans.

Cette coïncidence semble pointer à la fois vers une basic grammar, dont voici quelques traits fondamentaux. (a) Est pratiquée une distinction ferme entre la référence non-spécifique (a book) et la référence spécifique (the book). (b) Un sujet négatif peut être suivi d'un verbe négatif et même d'un complément négatif (Nobody don't like me, No dog did not bite no cat), ce que ne pratique aucun dialecte "complet" autre que le créole. (c) Des particules réalisent des temps du verbe (passé, présent), des modes du verbe (actuel, possible, irréel), des aspects du verbe (statifs, non statifs). On trouve même là une suite obligée : la particule de temps précède la particule de modalité, qui précède la particule d'aspect. La sensibilité à l'aspect statif/non-statif du verbe est bien illustrée par la vitesse à laquelle les enfants assimilent l'emploi des désinences en -ing dans les créoles anglais. (d) La distinction entre jugements et interrogations se réalise non par une construction spéciale, comme l'inversion du sujet et du verbe, mais par des intonations contrastées.

Comment expliquer la mise en place de cette basic grammar? Il suffit peut-être de se rappeler, comme l'avons fait tout au long de ce

chapitre, qu'un langage ce n'est pas des unités phonosémiques manieuses qui correspondraient à des choses-performances. Ce sont des unités phonosémiques manieuses qui seulement spécifient des choses-performances-en-situation-dans-une-circonstance-sur-un-horizon. Les choses, les performances, les situations, les circonstances, l'horizon préexistent naturellement et/ou techniquement et/ou socialement au langage ; bien plus, avant le langage, elles sont déjà structurellement connectées entre elles et au corps hominien par le geste : les spécimens hominiens du paléolithique inférieur ont manipulé leurs choppers et leurs bifaces, et l'enfant d'aujourd'hui manipule ses blocs et ses poupées bien avant de parler. Le langage n'est pas qu'une sémiotique, c'est une techno-sémiotique. Pour évaluer ses réquisits, il ne faut pas considérer que le seul cerveau, on doit bien saisir qu'un dialecte massif ou détaillé naît dans un corps tout entier transversalisant et pointeur. En d'autres mots, si l'on veut à ce sujet interroger le cerveau, on n'oubliera pas que c'est le cerveau d'un organisme transversalisant et pointeur, prévenu et porté par un environnement technique ou en voie de technicisation.

Or, si l'on y réfléchit, pour que des unités phonosémiques manieuses spécifient des choses-performances déjà techniquement situées, il faut relativement peu de choses, du moins si elles émanent d'un corps (un geste) pointeur. (a) Qu'elles distinguent le particulier (ce cheval, le cheval que, ou dont) et le spécifique (le cheval en général, tout cheval quelconque), vu qu'Homo latéralisant émerge de l'animalité en déployant un champ d'indices et en les indexant. (b) Qu'elles permettent d'affirmer en bloc mais aussi de nier en bloc une chose-performance-en-situation, puisque Homo est l'animal macrodigitalisant, spécifiant par oui/non, 0/1. (c) Qu'elles distinguent le présent et le passé, l'actuel, le possible et l'irréel, le statif et le non-statif, puisque Homo est l'animal possibilisateur. (d) Qu'elles distinguent l'objet de jugement et l'objet d'interrogation, étant donné qu'Homo est l'animal à cerveau très endotropique, et qui crée donc autant d'éventuels que de réels. Pour cette dernière distinction, l'intonation des unités phonosémiques semble souvent suffire, et même être la plus expressive, alors que dans les trois cas précédents une unité phonosémique manieuse particulière semble requise.

Tout ceci, à première vue, ne semble pas supposer des dispositions qui seraient autres que celles que nous avons reconnues à un cerveau (2A) lorsqu'il est le cerveau d'un organisme hominien <2C>. C'est-à-dire un cerveau latéralisé, avec des performances différentes dans l'hémisphère droit (plus analogisant?), et dans l'hémisphère gauche (plus macrodigitalisant?). Et un cerveau qui dispose aussi, justement dans son hémisphère gauche, d'un centre dit de Wernicke pour la compréhension du langage, et d'un centre dit de Broca pour son émission.

Faut-il alors, en plus de ce hardware, supposer un software langagier inné, qui ferait penser au soft (soft-hard <2A>) cérébral que supposent les stimuli-signaux innés du monde animal? Dans les années 1960, l'argument des chomskyens en ce sens fut que le langage était si compliqué (mais ils portaient du langage adulte) qu'on ne pouvait expliquer comment les enfants l'acquerraient si vite. Ou bien le cerveau d'Homo aurait-il justement la propriété d'être très peu encombré par un software inné, sinon de certaines capacités de reconnaissance auditive oppositive, comme on en trouve déjà chez les Oiseaux, et aussi de systématisation sémantique, comme on en trouve dès les Insectes (abstraction de la couleur chez les abeilles), cette abstraction devenait

ici une véritable catégorisation en vertu de la transversalisation et à la neutralisation cognitive et émotive liées à la station debout.

Dans cette dernière vue, la force extraordinaire du langage, sa disponibilité quasiment infinie, tiendrait à ce qu'il est extrêmement peu préprogrammé, qu'il est une construction systémique à refaire par chacun, - comme le suggère le fait que les centres excités lors de l'acquisition du premier dialecte (maternel), constructeurs ab ovo, ne sont pas exactement les mêmes que ceux qu'excite l'apprentissage des dialectes ultérieurs, traducteurs.

3. La propagation et les transformations des dialectes

A ce qui précède, et qui est essentiel pour l'anthropogénie, on peut raccrocher les questions concernant la diffusion des dialectes, parfois désignées abusivement comme "le problème de l'origine des langues".

a. Un départ unique ou multiple

Certains défendent une origine unique, située entre 50mA et 30mA AP, au moment où Homo Africain aurait émigré vers l'Europe, et dont témoigneraient les brusques progrès à ce moment dans un outillage lithique jusque là élémentaire. Le monogénisme est le plus fermement défendu actuellement à Stanford par Ruhlen et Bengtson à partir de regroupements des dialectes en familles ou superfamilles supposés déjà par le XIXe siècle pour les dialectes indo-européens, par Sapir dans le début du XXe pour les dialectes amérindiens d'Amérique du Nord (na-déné), par Greenberg dans la seconde moitié du siècle pour l'eurasiatique, etc.

D'autres, au contraire, postulent des origines plurielles. Les distances spatiales et temporelles entre certains dialectes leur semblent exclure les propagations par contiguïté requises par le monogénisme. Ils trouvent aussi que les ressemblances invoquées par les monogénistes sont peu probantes ; par exemple, elles interviennent souvent entre des mots, lesquels, pour situer des dialectes, sont moins essentiels que la distribution en dialectes vocaliques/consonnantiques, agglutinants/flectionnels, à verbes-noms/à verbe-et-nom, à verbes ergatifs/à verbes accusatifs, etc. <R.fév98,67>. Les ressemblances nominales et autres entre dialectes d'origines éloignées ou diverses s'expliqueraient alors par certaines constantes planétaires des organismes, des pratiques et des environnements hominiens.

L'anthropogénie sera attentive à cette dernière affirmation. Car, à ses yeux, les deux thèses, même la monogénique, doivent prendre en compte, comme nous venons de le faire à propos de la basic grammar, (a) qu'Homo sapiens sapiens a des structures anatomiques et physiologiques partout très semblables ; (b) qu'il vit dans des environnements techno-sémiotiques dont la typologie est limitée ; (c) que ses constructions techniques et sémiotiques suivent donc aussi des voies relativement obligées. Sans ces ornières d'évolution, pas de ressemblances consistantes à partir d'éventuelle sources multiples. Mais pas non plus de ressemblances consistantes à partir d'une éventuelle source unique.

b. Les facteurs majeurs de transformation

Comment un dialecte bouge sur place, est adopté, est remplacé, c'est aussi une question anthropogénique. On voit bien que, dans des

dialectes voisins de même famille, disons ABCDEFGH, BCD ou DEF se comprennent, tandis que AD ou plus encore CH ne se comprennent plus. On voit aussi qu'à un moment un dialecte est remplacé plus ou moins vite par un autre. Dans ce dernier cas surtout, de simples contacts ne sont pas des explications suffisantes. Des locuteurs italiens, français, turcs actuels peuvent cohabiter longtemps, ils s'emprunteront quelques mots, et même quelques tournures, mais les structures et les destins-partis de leurs dialectes-langues ne seront guère affectés.

Pour que des transformations et des remplacements aient lieu, il faut qu'intervienne un facteur technique ou social considérable. Dans le cas de la propagation de l'indo-européen, on en a proposé deux principaux. (a) La supériorité de guerriers montés (mounted warriors) parmi des populations pédestres ; c'est la thèse richement documentée depuis plusieurs décennies par Marija Gimbutas, à Los Angeles. (b) La supériorité démographique insinuante des agriculteurs-éleveurs sur les chasseurs-cueilleurs ; c'est la thèse avancée par Renfrew et alii, autour de Stanford et Berkeley. La première thèse suppose une diffusion indo-européenne partant du nord de la Mer Noire, d'ouest en est. La seconde, croit relever une diffusion à partir de l'Anatolie (Catal Hüyük) à travers la Grèce jusqu'à la Mer du Nord, et rayonnant ensuite vers la Mer Noire à l'est, et vers l'Espagne au sud. <The Emergence of Language, Sc.Am.Readings, 1989, p.46>.

Ces deux thèses s'appuient sur des arguments d'archéologie (kurgans, Corded Ware burials), ou de biologie (ADN et groupes sanguins des populations actuelles). Mais, pour l'anthropogénie, elles supposent surtout un questionnement préalable, bien souligné par Renfrew. C'est que rien n'est intelligible si l'on n'a pas déterminé d'abord quel est le phénomène technique ou social assez puissant pour avoir pu obtenir un résultat aussi considérable qu'un remplacement de dialecte. A cet égard, cet auteur a été frappé par le fait, déjà dégagé par d'autres, que l'agriculture-élevage permet de nourrir au kilomètre carré des dizaines d'habitants là où la chasse-cueillette en nourrit un. Là où il s'introduit, l'agriculteur-éleveur doit donc éliminer le chasseur-cueilleur. Ainsi, en admettant que des agriculteurs-éleveurs tendent à se déplacer progressivement, l'agriculture-élevage pourrait bien avoir été le phénomène majeur qui a permis la diffusion d'un dialecte, leur dialecte.

Or, on admet d'ordinaire que le Croissant fertile et les plateaux moyens de l'Anatolie, ont été il y a neuf mille ans le berceau de l'agriculture-élevage, dont la diffusion se fit au cours des quatre ou cinq millénaires suivants ; nous en avons des cartes de mieux en mieux fournies et datées pour l'Europe. Rien n'interdirait donc de concevoir que les dialectes qui dominent aujourd'hui en Europe, à savoir les dialectes indo-européens, ont été le résultat d'une diffusion langagière allant de pair avec la diffusion technique des agriculteurs-éleveurs. L'explication déborde même les dialectes indo-européens. Renfrew imagine que dans la région du Croissant fertile d'il y a cinq ou six mille ans les différences des langages étaient sans doute suffisantes pour avoir donné naissance non seulement aux dialectes indo-européens depuis Catal Hüyük, mais aussi aux dialectes de l'Égypte et du nord de l'Afrique depuis Jéricho, voire aux dialectes pakistanais et indiens antérieurs au sanskrit à partir d'Ali Kosh.

Le détail de ces dernières suppositions ne sont pas cruciaux pour l'anthropogénie. Par contre, les effets contrastés de l'agriculteur-

éleveur, prolifique et pacifique, et du cavalier monté, violent et moins prolifique, la concernent au plus près.

* * *

Situation du chapitre

Ce chapitre, sur la pratique du langage, aurait pu venir aussi bien avant le précédent, sur les éléments du langage? Car il faut avoir longuement reconnu comment le langage a été induit par des gestes techniques prélangagiers ou protolangagiers pour comprendre comment il s'est sélectionné comme une articulation de phonèmes, de glossèmes et de séquencèmes plus économiques, plus subtils, plus généralisateurs. Désignant du même coup les limites et les pouvoirs du dialecte, une fois reconnu son statut de spécification (non de correspondance) de choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon par des unités phonosémiques suffisamment manieuses. Avec des conséquences existentielles, pédagogiques, cliniques considérables. Mais l'ordre traditionnel - les éléments d'abord, la pratique ensuite - était plus commode, à condition de dénoncer son illusion.